

## ESSAI D'ANTICIPATION FÉMINISTE : À QUOI RESSEMBLERAIT LA QUATRIÈME VAGUE ?

Par Vyvyan Dorais

Le mouvement féministe a longtemps fait la promotion d'objectifs politiques et législatifs bien définis : le droit de vote, le droit à l'éducation ou encore le droit à l'avortement ont toujours été des sujets qui ont fait consensus auprès des militants pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Cependant, on assiste depuis quelques décennies à des conflits de grande envergure entre plusieurs générations de féministes et plusieurs écoles de pensées, à tel point qu'on entend souvent parler non pas d'un féminisme unique, mais de féminismes. Ces brisures, profondes, sont en train de changer le visage du féminisme et la direction que ce mouvement prend. D'ailleurs, ce texte tentera de cerner l'avenir du mouvement féministe.

Il est cependant important, avant tout, de définir certains concepts. On entend souvent parler de vagues du féminisme. Celles-ci correspondent à différentes périodes historiques du mouvement pour l'égalité des genres qui, bien qu'elles se chevauchent, se caractérisent par des revendications et des types d'organisations militantes spécifiques. Il est généralement admis que le mouvement se compose de trois vagues, or, certaines penseuses, comme Prudence Chamberlain dans son ouvrage *The Feminist Fourth Wave : Affective Temporality* (2017), objectent que nous aurions atteint aujourd'hui une quatrième vague ou le « post-féminisme<sup>1</sup> ». La première vague commence vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Le combat pour le droit de vote des femmes, notamment mené par les suffragettes en Grande-Bretagne, a beaucoup marqué cette période. Le mouvement féministe est, à ce moment, un peu moins structuré, mais il commence à prendre forme. La deuxième vague apparaît dans les années 60 avec la « révolution sexuelle ». Beaucoup des enjeux de cette époque touchent l'autonomie corporelle des femmes avec, par exemple, la légalisation de l'avortement et de la contraception. L'essai de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe* (1949), est alors un incontournable pour les penseuses de l'époque. La troisième vague arrive dans les années 90 avec la traduction américaine des écrits sur la sexualité de Foucault et les théories sur le genre de Judith Butler. De nombreuses réflexions, qui portaient autrefois sur le statut ou la condition de la femme, semblent se déplacer vers des sujets portant sur les sexualités et les identités de genre.

Il est aussi pertinent de clarifier le terme « postmodernité », pour bien comprendre comment celui-ci vient caractériser notre société. Bien que les définitions varient selon les auteurs, la postmodernité peut se décrire comme l'état de la pensée intellectuelle des pays industrialisés à partir des années 1950. Le philosophe Jean-François Lyotard caractérise l'état de ces savoirs principalement par « une

---

1 Toutes les expressions et citations extraites d'un livre ou d'un article en anglais ont été traduites par nos soins.

crise des récits », c'est-à-dire une perte de valeurs communes et de repères sociaux au sein de nos sociétés (1979). Les individus ne se réfèrent plus aux grandes institutions d'autrefois, comme l'Église et la famille, pour guider leurs actions et sont donc laissés à eux-mêmes. D'autres caractéristiques associées à la postmodernité sont aussi très similaires aux valeurs du néolibéralisme, qui est l'idéologie économique dominante depuis les années 80. Nous pouvons citer, entre autres, la valorisation de l'hyperproductivité, l'individualisme et la fragmentation des identités communes (Giroux 2005).

Il est toujours difficile de catégoriser les périodes historiques lorsque nous sommes en train de les vivre, c'est pourquoi il est délicat de déterminer si nous avons effectivement quitté la troisième vague féministe ou si nous y sommes encore. Dans tous les cas, il est bien certain que la lutte pour l'égalité des genres d'aujourd'hui, comme n'importe quel phénomène en évolution, ne ressemble pas du tout à ce qu'elle a été autrefois. Certaines de ces caractéristiques sont de bons indices de ce qui pourrait expliquer le passage d'une vague à l'autre. Ce texte se penchera donc sur trois enjeux du féminisme actuel, toujours afin de tenter de déterminer à quoi ressemblerait la quatrième vague féministe.

### **L'enjeu des réseaux sociaux**

Tout d'abord, l'une des différences majeures entre notre époque et la précédente est définitivement l'avènement de l'Internet, qui occupe une place centrale dans nos vies. Les réseaux sociaux sont devenus un des lieux principaux où notre travail, nos relations et nos divertissements prennent place. Il n'est pas étonnant que les pratiques militantes des féministes se soient transportées sur ces plateformes. Des groupes, associations et pages web dédiés à la cause de l'égalité des genres peuvent maintenant utiliser les réseaux sociaux pour organiser des événements, publier des articles et les faire circuler, ou encore pour avoir accès aux écrits de leurs prédécesseuses et ce, en un clic.

L'Internet permet de donner de la visibilité et de l'accessibilité à un mouvement qui, autrefois, a pu sembler radical ou peu attrayant pour les jeunes. Nous assistons en fait, depuis quelques années, à une nouvelle normalisation du féminisme (Lanctôt 2015). Aujourd'hui, des jeunes vedettes au sommet de leur succès, comme Beyoncé ou Emma Watson, se définissent ouvertement comme féministes. Le mouvement ne concerne plus seulement des universitaires débattant de la sémantique de la condition féminine, comme au début de la troisième vague ou dans des petits rassemblements « *grassroots* » de la seconde. Il se retrouve maintenant dans du contenu vulgarisé et coloré auquel les jeunes sont exposés. Plusieurs phénomènes découlent de cette nouvelle réalité numérique.

D'un côté, la normalisation du féminisme a une influence positive non négligeable. Pour beaucoup de jeunes femmes, les réseaux sociaux ont été la clé de leur « découverte » du féminisme, de l'éclosion d'une conscience féministe et de leurs premiers contacts avec d'autres féministes en ligne (Jouët 2018). Un bon exemple de ce climat progressiste en action est le mouvement #MeToo. Lancé en 2006 par l'activiste Tarana Burke – il n'était pas sous la forme *hashtag*, car Twitter n'avait pas encore été lancé, il ne prendra réellement son envol qu'en 2017 lorsque le mot-clic deviendra viral. Des millions de

personnes à travers le monde ont été invitées à partager leur histoire d'harcèlement ou d'agression sexuelle, ouvrant au public une toute nouvelle conversation sur l'étendue du problème. Plusieurs scandales sexuels, dont celui de l'ancien producteur de cinéma Harvey Weinstein, ont mis l'emphase sur une culture médiatique et sociale qui banalise les agressions sexuelles et invisibilise les agresseurs, phénomène que l'on a commencé à nommer la culture du viol. Cette vague de sympathie et de support envers les victimes en a définitivement motivé plus d'une à entamer des démarches pour obtenir justice.

Une étude menée en 2019 par Statistiques Canada révélait que, pour la troisième année consécutive dans le pays, le nombre d'agressions sexuelles rapportées à la police était en augmentation, avec plus de 30 900 agressions déclarées. Il est mentionné dans le rapport que cette augmentation pourrait être attribuée à ces discussions publiques sur la violence sexuelle (Statistiques Canada 2020).

D'un autre côté, il serait légitime de se questionner sur l'impact réel du féminisme sur Internet. Arrive-t-il à rejoindre un large éventail d'utilisateurs ou reste-t-il confiné aux sphères militantes déjà conscientisées? Après tout, les algorithmes s'ajustent en fonction de nos goûts et habitudes, il est donc possible que ce sentiment de progressisme ne soit pas représentatif de l'évolution des mentalités dans l'ensemble de la population. Dans une étude menée en 2015, des chercheurs se sont questionnés sur le phénomène des « chambres d'échos » (Barberá et al. 2015). Ils soulignent avant tout que c'est un sujet qui fait encore beaucoup débat chez les spécialistes. Néanmoins, cette étude passait en revue 3.8 millions d'utilisateurs Twitter et les tweets qu'ils ont publié ou partagé sur douze sujets politiques (par exemple l'élection américaine de 2012) et non politiques (le Super Bowl de 2014). Ils ont conclu que les sujets politiques étaient généralement discutés entre individus partageant de fortes similarités idéologiques. Les sujets non-politiques arrivaient à faire partie de « conversation nationale », donc à être partagés entre des individus d'alignements politiques variés. Les chercheurs ont aussi constaté que les individus qui s'identifient comme conservateurs sur le spectre politique avaient moins tendance à s'engager dans des discussions qui traversaient leurs idéologies que les individus s'identifiant comme libéraux. Il est important de noter, cependant, qu'il est difficile de déterminer si les libéraux interagissaient avec des tweets conservateurs par ironie, par critique ou par réel accord.

Si on se fie à cette étude, les discussions sur le féminisme pourraient rejoindre une audience plus limitée qu'à première vue. Il est aussi pertinent de se questionner sur le type de féminisme auquel nous sommes exposés. Quelques penseuses se méfient de l'activisme qui prend place sur Internet, car elles le considèrent trop performatif. Elles jugent notamment que le féminisme contemporain est trop axé sur la visibilité et la connectivité, ce qui n'a pas de réel impact social ou juridique (Jouët 2018). « La dénonciation des oppressions vécues par les femmes individuellement remplace la critique des structures qui les produisent », écrit par exemple l'auteure Aurélie Lanctôt dans son article *Des paillettes aux revendications* (2015, p. 4). Ces militantes s'inquiètent donc que le « girl power » acclamé et promu par les vedettes ou les influenceuses soit dénué de toute charge politique, tant il tente d'être digeste pour un large public. C'est une critique intéressante, et il vrai qu'on peut se demander quelle portée peut avoir un message politique lorsqu'il est condensé dans une vidéo de 60 secondes ou un tweet de 280 caractères.

Malgré tout, il faut tenter de brosser un portrait juste. Le féminisme au niveau institutionnel est bel et bien toujours présent et est non négligeable. Les militantes se retrouvent encore dans les rues pour protester. On le voit périodiquement à grande échelle avec la Marche mondiale des Femmes, mais aussi régulièrement et plus localement avec les slogans qui fleurissent sur les murs et les bâtiments, notamment ceux du collectif Collages Féminicides Montréal (Collages Féminicides Montréal 2020). En bref, les traditions de l'activisme féministe perdurent en dehors du virtuel, encore aujourd'hui.

### L'enjeu intersectionnel

Ensuite, une des caractéristiques principales de la troisième vague est la notion d'intersectionnalité. Comment ce concept a-t-il évolué avec la troisième vague ? Rappelons que, selon Bilge, l'intersectionnalité définit :

*Une théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales par une approche intégrée. Elle réfute le cloisonnement et la hiérarchisation des grands axes de la différenciation sociale que sont les catégories de sexe/genre, classe, race, ethnicité, âge, handicap et orientation sexuelle. L'approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression opérant à partir de ces catégories et postule leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales (Bilge 2009, p. 72).*

Pour simplifier, l'intersectionnalité affirme que les différents états minoritaires qui composent l'identité d'un individu s'accumulent et créent non seulement plus d'oppression, mais aussi une oppression différente. Ainsi, une femme noire, en plus de vivre du sexisme et du racisme, vivrait un sexisme qui est influencé par sa race et donc, qui différencierait du sexisme vécu par une femme blanche. Le terme a été proposé en 1989 par l'universitaire Kimberlé Crenshaw. Celui-ci est plus couramment utilisé pour parler de la réalité des femmes de couleur, mais il implique tout autre type d'état minoritaire, par exemple lié aux handicaps ou à l'orientation sexuelle. Dans les dernières années, les voix et les expériences des femmes marginalisées ont beaucoup été mises de l'avant dans les discours de la gauche. Des activistes défendent cette démarche en expliquant qu'il est important de laisser plus d'espaces à des personnes qui, auparavant, ont peut-être été trop souvent ignorées.

Il y aurait en effet moyen d'argumenter que le féminisme a, par le passé, oublié les femmes de couleur. Déjà en 1851, l'ancienne esclave et activiste Sojourner Truth prononçait son discours « *Ain't I a woman?* » (« Ne suis-je pas une femme ? ») à la Convention des Femmes d'Akron, Ohio, expliquant qu'elle recevait un traitement différent de ses homologues blanches. Alors qu'elle faisait sa déclaration, des féministes blanches exigèrent qu'elle se taise, de crainte que son discours fasse dévier la conversation sur le droit de vote vers la question de la libération des esclaves (Smith, 2014). L'intervention de ces auditrices laisse effectivement sous-entendre que les conditions des femmes esclaves n'étaient pas un enjeu de même envergure que le droit de vote.

D'autres illustrations de la manière dont le féminisme a pu, par le passé, privilégier les réalités des femmes blanches au profit des femmes de couleur se retrouvent dans le livre *The Feminine Mystique* (1963) de l'américaine Betty Friedan. Cet ouvrage, considéré comme un incontournable de la deuxième vague féministe, est une critique de la condition des femmes au foyer dans les années 50 et de l'idéal de « *L'American Way of Life* ». Friedan décrit la monotonie vécue par ces femmes condamnées à s'occuper de leur mari et à mettre au monde des enfants. Elle insiste sur le fait que leur libération passe par l'entrée dans le monde universitaire et le marché du travail, un postulat avec lequel nous pouvons tous être d'accord. Or, certains critiques de Friedan font remarquer que si la femme est au travail, quelqu'un d'autre devra veiller aux soins des enfants et de la maison (Smith 2014). L'auteure ne fait pas vraiment mention que ceci devrait être une responsabilité partagée entre les conjoints. Qui sera donc chargé de cette tâche? Des gardiennes et des femmes de ménage, qui étaient à l'époque, en vaste majorité, des femmes de couleur. Certes, ces soins seraient compensés par un salaire, mais en se fiant à la nature du travail, il serait très étonnant que celui-ci permette à ces femmes d'atteindre une autonomie financière. Le message implicite est donc que l'indépendance des femmes blanches éduquées passerait par le labeur sous-payé des femmes de couleur. Le féminisme ne viserait-il donc pas l'égalité entre toutes les femmes?

Voilà deux exemples frappants de l'oppression « double » que peuvent vivre les femmes marginalisées. L'intersectionnalité est une notion pertinente et ce genre de détail mérite d'être souligné et surveillé. Les féministes ne sont, après tout, pas à l'abri d'entretenir des préjugés racistes ou homophobes. Cependant, l'intersectionnalité est une épée à double tranchant. À force de constamment se définir par ses différences et les minorités auxquelles nous appartenons, le féminisme finit par dissoudre toute forme de solidarité. Les féministes blanches ne sont jamais assez féministes, parce qu'elles sont racistes. Les féministes de couleur ne sont jamais assez féministes, parce qu'elles sont homophobes. Les féministes de couleur homosexuelles ne sont, elles non plus, jamais assez féministes, parce qu'elles ne prennent pas en compte d'autres minorités. Et ainsi de suite, cette quête pour trouver une forme de féminisme qui encapsulerait chaque nuance de notre identité, chacune des expériences que nous avons vécues, est sans fin.

C'est ce désir de se sentir représenté dans le féminisme qui est source de conflit, puisque celui-ci finira inévitablement par contredire ce même désir chez quelqu'un d'autre. Un des exemples les plus flagrants ces dernières années de cette désolidarisation au sein du féminisme est l'affrontement entre les activistes transgenres et les « critiques du genre ».

Le débat sur la place des personnes transgenres, plus précisément des femmes transgenres au sein du féminisme, part de la prémisse selon laquelle celles-ci, bien qu'elles soient nées hommes, vivent maintenant comme des femmes et expérimentent donc du sexisme. C'est pourquoi elles devraient être incluses dans les espaces de discussions féministes et les enjeux auxquels elles font face ne devraient pas être distingués des enjeux vécus par les femmes cisgenres – concept désignant les individus dont l'identité de genre correspond au sexe qu'on leur a assigné à la naissance. Les « critiques du genre »,

c'est-à-dire les féministes critiquant les théories du genre, argumentent en retour que les femmes transgenres, qui sont biologiquement mâles, ne devraient pas avoir une place dans ces conversations, parce qu'elles n'ont pas eu une socialisation féminine (Bettcher 2020). Pire encore, l'attention portée aux enjeux vécus par les femmes transgenres dans les cercles de gauche invisibiliserait les luttes des femmes cisgenres.

Il y a bien évidemment de nombreuses réflexions existentielles d'une complexité inouïe que nous pourrions avoir pour tenter de déterminer ce qui fait d'une femme une « vraie » femme. Nous n'avons pas ici la prétention de nous aventurer sur ce terrain. Nous soulignons simplement l'importance de comprendre que dans la perception que les femmes transgenres ont d'elles-mêmes, elles sont bel et bien des femmes, et que les critiques du genre sont en désaccord avec cette affirmation. Cette chicane au sein du féminisme existe presque depuis les premières mentions de la question du transgenrisme dans la littérature. En 1966, le transsexualisme est ajouté au DSM-IV comme trouble mental et un peu plus de dix ans après, la professeure Janice Raymond publie *The Transsexual Empire : The Making of the She-Male* (1979), ouvrage incontournable de la posture critique du genre. Selon Raymond, les femmes transgenres sont des agentes du patriarcat puisqu'en transitionnant, elles viennent renforcer les normes du genre. « Tous les transexuels violent le corps des femmes en réduisant la vraie femelle à un artéfact, s'appropriant ce corps pour eux-mêmes », écrit-elle. Pour Raymond, modifier son corps est inutile et la vraie solution serait de transcender le genre. Ses écrits seront beaucoup critiqués dans les décennies suivantes. Beaucoup de commentaires pourraient être formulés, mais s'il fallait n'en évoquer qu'un seul, ce serait que bien des penseurs considèrent que *The Transsexual Empire* représente mal la réalité et les motivations des personnes transgenres (Bettcher 2020).

Puis, dans les années 90, Judith Butler énonce sa théorie de la performativité du genre, notion selon laquelle le genre est une série de codes et de gestes reconnus dans la société comme masculin ou féminin (Butler 1990). Quiconque arrive à en comprendre la teneur et à les maîtriser, peut jouer avec la perception du genre. Le genre serait donc fluide et serait une performance. Là encore, certaines critiques existent, mais la théorie de Butler est généralement reconnue dans la communauté LGBTQ+.

Depuis, les théories et les écrits sur l'identité de genre se sont multipliés et popularisés dans les milieux universitaires et, éventuellement, dans les milieux féministes. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les discussions sur l'orientation sexuelle et sur l'identité de genre sont si proches de la lutte pour l'égalité des genres. Les rôles du genre nous atteignent tous, qu'on décide de s'y conformer ou de s'y opposer. De plus, les lesbiennes ont depuis toujours été des ferventes activistes féministes, créant un rapprochement entre ce mouvement et celui pour les droits homosexuels. La ligne est souvent très fine entre les deux. Cette proximité amène d'ailleurs une foule de questions. L'homophobie et la transphobie qu'expérimentent les femmes queers sont-elles liées au sexisme et au patriarcat? Les différentes formes d'oppressions devraient-elles être discutées séparément ou peuvent-elles être abordées dans un seul et même mouvement? Où tracer la ligne?

Tant que ces débats ne seront pas résolus, le féminisme et la communauté LGBTQ+ ne pourront jamais être complètement séparés ou complètement unis. Le climat entre ces deux postures idéologiques est extrêmement toxique et pour l'instant, trouver un terrain d'entente semble impossible.

### L'enjeu de la réalité néolibérale

Pour terminer, il importe d'analyser l'impact du contexte néolibéral sur l'émergence de la nouvelle vague féministe. Les vagues précédentes avaient un historique de liens avec différentes idéologies politiques (marxisme, socialisme...). Plusieurs penseuses mêlaient à leurs théories féministes des critiques de classe, liant l'oppression vécue par les femmes à l'oppression vécue par les personnes démunies. Or aujourd'hui, dénoncer le capitalisme ne semble plus être aussi commun qu'autrefois, surtout dans un féminisme qui tend à être de moins en moins politique (Grossman 2020).

À vrai dire, certaines valeurs du néolibéralisme se retrouvent dans le féminisme actuel. C'est le cas, par exemple, de l'individualisme. C'est logique puisque le néolibéralisme qui défend le libre marché défend aussi les libertés individuelles et les met carrément sur un piédestal. Et, comme nous l'avons vu, à force de vouloir toujours être bien représenté dans les discours féministes, un point a été atteint où chacune peut choisir sa propre « marque » ou son propre « exemplaire » de féminisme.

Par ailleurs, un autre des éléments qui se dégage de l'utilisation actuelle d'Internet dans les actions militantes est le fait qu'une certaine logique marchande semble se dessiner. En voulant avoir une présence sur les réseaux sociaux, les groupes féministes sont obligés d'être axés sur la visibilité, la productivité éditoriale et l'appropriation des codes de la culture digitale (Jouët 2018). L'activisme devient alors comme une marque de commerce. Pour être entendu, il faut avoir une démarche artistique ou politique qui se distingue et qui attire l'attention du public, comme un produit. On peut ici penser aux Femens, qui avaient trouvé il y a quelques années une façon assez efficace d'obtenir l'attention médiatique en utilisant leurs poitrines dénudées comme support pour leurs slogans politiques. En bref, le féminisme, en tentant involontairement d'être « à la mode », emprunte une logique marketing, une logique capitaliste.

Il y a tout de même des avantages découlant des valeurs néolibérales, et l'un d'eux est la vitesse à laquelle certaines causes sociales arrivent à obtenir des avancées. Là encore, les libertés individuelles et l'accomplissement de soi étant très valorisés dans notre société, les enjeux liés à l'individu ont plus de facilité à être mis de l'avant (Giroux 2005). C'est le cas par exemple avec le mouvement #MeToo, évoqué plus tôt. Le support apporté aux victimes de violence sexuelle a peut-être été au départ encouragé inconsciemment pour valoriser le processus de guérison des victimes, dans une démarche d'affirmation personnelle (ce qui est loin d'être une mauvaise chose), avant de finalement avoir un impact au niveau institutionnel. Il est impossible de savoir pourquoi chacune des victimes a décidé de partager son histoire. Pour des gains politiques? Ou simplement pour se libérer du poids de cet événement traumatique? Il n'y a pas de raison meilleure que l'autre, mais si le but premier de #MeToo

était politique, peut-être que l'accent n'a pas été assez mis sur cet aspect. Au final, il semblerait qu'aider les survivant.e.s à dépasser leur douleur aura été plus important qu'instaurer des changements de grande envergure au système judiciaire.

Un autre exemple serait le mariage pour tous. Les protestations en faveur de l'accès au mariage homosexuel commencent dans les années 90 (Fassin 1998). À peine trente ans plus tard, celui-ci est légalisé dans la vaste majorité des pays occidentaux. Le sujet a bien évidemment fait polémique, mais dans l'ensemble, la cause a connu des avancées rapides et s'est soldée par une victoire pour les couples homosexuels et un pas de plus vers l'égalité. Nous pourrions aussi considérer que l'emphase que le néolibéralisme met sur les libertés individuelles explique en partie pourquoi la « pilule » qu'est le mariage pour tous a été aussi facile à avaler. Après tout, le mariage est une affaire privée qui ne concerne que deux individus et c'est pourquoi l'un des arguments les plus entendus pendant cette période aura été « les gens peuvent bien faire ce qu'ils veulent ».

Cependant, certaines critiques ont besoin d'être formulées. À force de se concentrer sur des politiques identitaires, la nouvelle vague semble avoir quelque peu oublié les luttes à plus grande échelle. Prenons l'exemple de la « *body positivity* » dont on entend beaucoup parler dernièrement. Les activistes de ce mouvement tentent de faire valoir que la norme de minceur véhiculée par les médias n'est pas réaliste et que tous les corps méritent d'être respectés (Cohen 2019). Plusieurs marques de vêtements partagent cette opinion et ont pris l'initiative d'offrir dans leurs magasins une plus grande sélection de tailles. C'est une action louable certes, mais aussi très hypocrite. Il est bien connu que la plupart des grandes marques de vêtements font affaire avec des manufactures situées dans des pays où les conditions dans lesquelles travaillent la main-d'œuvre, qui est constituée en très vaste majorité de femmes et de jeunes filles, sont extrêmement dures (Théorêt 2018). Les employées travaillent généralement plus de 10 heures par jour, les heures supplémentaires se présentant parfois sans préavis. Elles subissent une pression constante imposée par les superviseurs et une insécurité d'emploi, le tout pour un maigre salaire avec lequel elles peinent à subvenir aux besoins de leur famille. Ces conditions de travail sont connues et documentées depuis longtemps déjà, mais les grands magasins continuent de fermer les yeux sur cette réalité. Si vraiment ils avaient à cœur le bien-être et l'égalité des femmes, ils changeraient de fournisseurs. Bien évidemment, c'est un choix délibéré de la part des entreprises que d'être concernées par les tailles de vêtements plutôt que par le salaire des travailleurs. Après tout, il est bien plus facile (et bien plus rentable) de modifier légèrement sa marchandise pour satisfaire un bassin de consommateurs plus large que de radicalement changer ses pratiques de production.

Nous nous retrouvons donc devant des multinationales qui se font acclamer pour leur inclusivité, comme si les années de pratiques douteuses qu'elles traînaient derrière elles disparaissaient soudainement. Le capitalisme est malin. Une fois que les agents commerciaux réalisent que le public s'intéresse aux politiques d'identités, ils n'hésitent pas à réutiliser les revendications les plus digestes du féminisme en guise de publicité. Qu'elles soient sincères ou non, des campagnes comme *Like a Girl* de Dove (campagne qui avait pour but de combattre les stéréotypes de faiblesse associées à la féminité) restent

des tactiques marketing. Nous devons rester alertes face à ces initiatives et nous questionner sur leur légitimité. Le féminisme peut-il vraiment se développer au sein du capitalisme, une doctrine économique qui désavantage toujours des individus au profit d'autres? Une analyse de classe reste nécessaire.

### Conclusion

Notre intention à travers ce texte était d'analyser l'évolution du féminisme en soulignant certains enjeux qui permettraient d'appuyer l'hypothèse d'une rupture avec les vagues précédentes qui ont caractérisées le mouvement. Au regard des arguments avancés, il semblerait que notre hypothèse ne soit pas validée. Il ne semble pas que nous ayons atteint une quatrième vague de mouvement féministe. Les enjeux abordés au fil du texte relèvent bel et bien de la troisième vague, bien qu'ils semblent s'être exacerbés avec le temps du fait de l'accélération du train de vie, de la prolifération des moyens de communications et d'une certaine radicalisation du spectre politique. Les enjeux et les valeurs les plus communément discutés en ce moment sont les mêmes que dans les années 90, nous avons simplement progressé dans nos réflexions. À quoi ressemblerait la quatrième vague féministe? La question demeure pertinente afin d'envisager les voies d'évolution possibles du féminisme dans les années à venir. Trois scénarios semblent se dessiner.

Premier scénario, la quatrième vague s'inscrit dans la continuité de la troisième, tout en se radicalisant. Il serait cependant surprenant que nous atteignions ce point, surtout compte tenu de l'état de notre société. Le discours public actuel est explosif, dans le féminisme comme dans la majorité des enjeux politiques et sociaux. Le spectre politique est étiré à son maximum et les opinions se radicalisent. Dans les cercles militants, utiliser des termes péjoratifs, discriminatoires ou datés constitue une haute offense, passible d'excommunication d'un groupe et ce, indéfiniment. Sur les réseaux sociaux, les messages haineux pullulent, sous couvert d'anonymat. Le climat est tendu, à vif, et ne pourra pas continuer de s'alourdir éternellement.

Le deuxième scénario suggère que nous allons atteindre un point de rupture. Si les conflits au sein du féminisme n'arrivent pas à se résoudre, le mouvement sera paralysé de l'intérieur, engourdi par des discordes et des débats qui n'auront pas d'impact à grande échelle. Comment ressouder un féminisme éclaté? Pour revenir aux propos de Jean-François Lyotard, qui évoquait une « crise des récits » dans la postmodernité, il faut être capable, en tant que société, de retrouver des idéaux communs. Sans identités partagées, nos repères culturels ne reposent sur rien. Revaloriser des idées comme la langue ou la nation pourrait nous permettre de retrouver un sentiment de cohésion et ultimement, nous donner un objectif commun sur lequel nous enligner pour le futur. Mais ce but n'est pas sur le point d'être atteint. À plus petite échelle, une des priorités pour le féminisme d'aujourd'hui est de s'ouvrir aux dialogues. Accepter de discuter malgré ses différences d'opinion et savoir discerner le bon d'une posture idéologique, mais toujours en y ajoutant des nuances et en conservant son esprit critique.

Le troisième scénario diffère des deux premiers. Il ne serait pas impossible que la quatrième vague naisse en réaction à la troisième. Peut-être arriverons nous à trouver des terrains d'entente en rejetant les aspects négatifs de la troisième vague. Cette hypothèse demandera cependant absolument de passer par les pistes de solutions évoquées plus haut. Le féminisme ne peut pas continuer à avancer dans une économie capitaliste et dans une société postmoderne. Un retour aux racines sera de mise. La lutte pour l'égalité des genres existe depuis bien longtemps. Beaucoup a déjà été pensé et écrit. Même si notre époque et nos idées foncent à toute allure vers le futur, il est primordial d'être capable de se tourner vers le passé pour apprendre et grandir.

### Biographie

Vyvyan Dorais est étudiant en sciences humaines au Cégep du Vieux Montréal. Il s'intéresse aux enjeux sociologiques touchant les phénomènes contemporains, les médias et la justice sociale.

### Références

Barberá, Pablo et al. 2015. « *Tweeting From Left to Right : Is Online Political Communication More Than an Echo Chamber?* », *Psychological Science* 26(10) : 1531-1542.

Bettcher, Talia. 2020. « *Feminist Perspectives on Trans Issues* », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. En ligne : <https://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-trans/> (Page consultée le 24 mars 2021).

Bilge, Sirma. 2009. « *Théorisations féministes de l'intersectionnalité* », *Diogène* 1(225) : 70-88.

Butler, Judith. 1990. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New York: Routledge.

Cohen, Rachel et al. 2019. « *#bodypositivity : A content analysis of body positive accounts on Instagram* », *Body Image* 29 : 47-57.

Collages Féminicides Montréal. 2020. « *On arrêtera de coller quand nos voix seront entendues* », *Le Devoir*, 19 décembre.

Fassin, Éric. 1998. « *Homosexualité et mariage aux États-Unis : Histoire d'une polémique* », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 125 : 63-73.

Giroux, Henry A. 2005. « *The Terror of Neoliberalism : Rethinking the Significance of Cultural Politics* », *College Literature* 32(1) : 1-19.

Grossman, Diane. 2020. « *Feminism, Gender, and Popular Culture* », dans : N. A. Naples (Dir.), *Companion to Feminist Studies*, pp.321-338. Hoboken: Wiley.

Jouët, Josiane. 2018. « *Digital Feminism : Questioning The Renewal of Activism* », *Journal of Research in Gender Studies* 8(1) : 133-157.

Lanctôt, Aurélie. 2015. *Des paillettes aux revendications : quelques bribes du possible renouveau féministe*. Montréal : Atelier 10.

Liotard, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne*. Paris : Les éditions de Minuit.

Smith, Sharon. 2014. « Black feminism and intersectionality », *International Socialist Review* 91. En ligne : <https://isreview.org/issue/91/black-feminism-and-intersectionality> (Page consultée le 21 avril 2021).

Statistiques Canada. 2020. *Statistiques sur les crimes déclarés par la police au Canada en 2019*. En ligne : <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/85-002-x/2020001/article/00010-fra.htm> (Page consultée le 24 mars 2021).

Théorêt, Judith. 2018. *L'expérience quotidienne des travailleuses en usine textile en Inde dans un contexte de mondialisation*, Mémoire de maîtrise. Faculté de communication. UQAM.